

© Editinter, 1999

ISBN 2-910892-89-1

**CARNETS DE
DOUTES**

DU MÊME AUTEUR

Fuir le bonheur, nouvelles,

Éditions Guy Épaud.

Avant-propos de Andrée Chedid.

Le Dernier des Minotaures, trilogie,

Éditions Hors-Commerce.

Préface de Pierre Silvain,

Théo, Tueur de chats,

Éditions de La Loupiote, collection Zèbres

(en “duo” avec Jean-Bernard Pouy)

Dans la cour des grands, nouvelles,

Éclats de Lire, K7-audio, l’Entaille.

Lire, écrire, le partage,

Éditions Forelle (épuisé)

Vous me reconnaissez ?,

Éditions Écrits vains (Belgique)

La Nantes religieuse, une aventure du Poulpe,

Éditions Baleine

Des mensonges gros comme le risque,

Éditions Éditinter

CHRISTIAN CONGIU

CARNETS
DE DOUTES

Préface de Chantal Portillo

Dessins de Jean-Pierre Planson

ÉDITINTER

Alors, le chirurgien dit :
« Si on ne l'opère pas, il meurt
dans les six mois au plus.
Si on l'opère, il a une chance sur mille
de survivre ».
Ce livre est dédié
à celle et à celui
qui m'ont donné la chance
— parfois vécue péniblement —
— de raconter cela à mes enfants.
On met un temps fou
à devenir un fils
et un père.

Préface

...Je suis le porteur d'eau et j'écris sur la peau d'une bique que j'ai moi-même éventrée. Le cuir n'a pas une ride...

*...Un homme croque une pomme et son ombre modifie la lumière du jour... Apparaissent alors les éclats d'ombre dense, de lumière ténue dont nous sommes, chacun, constitués. Se découvrent la faim, la soif qui nous régissent, nous agitent. Le repas pris à part égale et dans le même plat suffit-il? Le porteur d'eau, qui propose de sa voix rêche et de son cœur doux, l'eau de sa joie dans son gobelet d'or, peut-il combler, soulager les bouches grandes ouvertes sur la solitude des hommes avides d'un amour qui les délivrerait de leur terrible soif? Et Marie, et Magdeleine? La Magdeleine de la porte Nord, la chienne *qui mord les bourses des passants* et donne la coupe de chair et de lait de son corps aux marchands, aux mendiants, peut-elle désaltérer ceux qui ont soif jusqu'à en tuer, soif jusqu'à en mourir, sans en mourir elle-même?*

Seul, le fils de Marie et d'un Père

qu'on peut à peine nommer, ce fils, Emmanuel et Jésus, offre, sous les quolibets, les risées, les crachats, dans le sacrifice ultime de sa vie, sur une croix noircie de son sang, le manger, le boire qui apaise l'âme et ouvre le regard vers la lumière...

Avec sa propre faim, avec sa propre soif, la houle de son cœur, Christian Congiu cherche, au risque de se perdre, le doute au ventre, le chemin qui mène à l'Autre. Cet Autre, sans qui, rien ne serait possible : Homme et Dieu. Dieu dans l'homme. L'homme hésitant, perdu à qui... *il faut pardonner parce que le pardon est plus fort que la mort...*

Et si... *on met du temps à naître...* Alors, les mains blessées, l'âme rompue, les larmes au bord des cils, écrire. Écrire sur l'eau, écrire sur le sable, écrire dans le vent, écrire sur sa peau. Parce que écrire est peut-être aussi un acte de foi.

Chantal Portillo

Marie

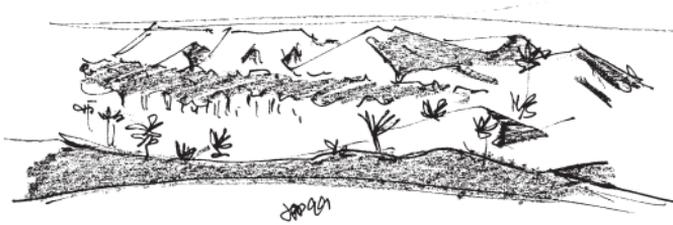
Marie, ton vieux mari, fier de sa menuiserie, t'appelle : « Marie ».

Tu le rejoins, tu es joyeuse et vive, presque encore une enfant, si jeune, calme cependant. Si jeune que tu parais la sœur aînée des enfants de ton mari, nés d'un autre lit.

Les Romains possèdent la terre, possèdent les hommes, c'est la guerre. Les hommes du village mènent les biques aux pâturages, certains de ces bergers sont fanatiques. Ils veulent le départ des Romains. Joseph, lui, est calme dans sa fabrique. Il t'enseigne ce qu'il faut savoir, la prière du matin, la prière du soir. Joseph est un bon charpentier, respecté du village tout entier.

Un autre jour, tu fais la cuisine, un homme vient d'entrer, il croque une pomme. Ce n'est pas ton mari, ce n'est pas Joseph, ni un de ses fils. Derrière l'homme, la lumière du jour fait comme un rideau, et tu le vois mal, à contre-jour, dans l'encadrement de la porte.

Il parle d'un royaume et d'un Fils de l'Homme. Tu ne comprends pas ce qu'il dit, tu te tords les mains. Jamais Joseph ne saura ce qu'il s'est réellement passé,



2009

s'il s'est passé quelque chose. L'homme a fini de croquer le fruit, s'en est allé sans faire de bruit. Le soir, tu dis à Joseph :

« Un homme est venu ».

Joseph hoche sa tête chenu. Il te caresse, Marie, et te met toute nue. Il désire encore ton corps menu, malgré son âge.

Tu vas voir ta vieille cousine. Elle parle en faisant la cuisine :

« Le mien s'appellera Jean ».

Tu souris, Marie, tu te détournes d'elle. Pour Joseph, toi aussi tu as une bonne nouvelle.

« Le Mien s'appellera Emmanuel ».

Joseph a, lui, une mauvaise nouvelle : « Les Romains... Il faut aller, ma belle ».

Alors, sur un âne docile, malgré ton ventre, tu avances. Le monde change de centre. Vous marchez, allez loin, dans le pays. Il n'y a plus de place dans Béthléem.

Tu souffres, Marie, tout arrive à terme. Tu t'affaisses dans une écurie. Joseph t'aide, tu lui souris. Tu es douce et soumise à la douleur, comme toutes les mères, comme toutes celles qui aiment. Un jour, tu diras ce que te coûte ta souffrance, mais pas en ce jour. Tout arrive à terme.

Des hommes, paraît-il, sont venus et vous ont fait des cadeaux. Mais vous

avez refusé de vendre l'enfant à ces voyageurs. Vous le gardez, l'enfant, car il gardera vos vieux jours. Ces hommes n'étaient pas méchants. Ils voulaient juste acheter un enfant pour offrir au roi de leur pays, qui s'ennuie et qui a besoin d'esclaves. Il ont trouvé l'enfant si beau qu'ils vous ont laissé les cadeaux. Joseph les a remerciés.

À présent, il joue dans la cour, Emmanuel. Tu le regardes avec amour. Il marche, il tombe, il court. Il grandit vite, tu l'accompagnes. Vous marchez dans la campagne, sans compagnon et sans compagne. Pour les jeux d'Emmanuel, tu fais au mieux. Ses frères et sœurs sont bien trop vieux pour jouer avec lui. Eux travaillent déjà. Mais vous mangez ensemble. Il faut que nul ne soit envieux. Dans ta famille, tu ne veux pas de Caïn ni d'Esau, tous les repas sont pris, à parts égales, dans le même plat.

Emmanuel est très vif, très intelligent, il parle souvent, il parle trop, et on ne comprend pas toujours ce qu'il dit.

Quelquefois, Joseph trouve que, Marie, tu le gâtes trop, il trouve qu'Emmanuel ne travaille pas assez aux tâches de la maisonnée. Emmanuel ne répond pas directement à son père, jamais, il dit :

« Un père n'est que le père sur la terre. Au ciel, il est un autre père ».

Emmanuel parfois dit :

« Un père n'est que le mari de la mère. Dieu est le père du Fils et du père ».

Emmanuel parfois dit :

« Un nom est toujours emprunté, un nom doit être changé pour dire non. Changer de nom pour exister. Ne plus être fils du hasard mais Fils et Père de soi-même ».

Marie, tu ne dis rien, c'est ton enfant. Mais il travaille parfois avec son père. Marie, tu regardes ton mari et ton enfant façonner le bois, clouer bruyamment les planches lors d'un enterrement. Car Joseph n'est pas que charpentier. Il est un sage qui, aux hommes du village, serein, lit les rouleaux des Anciens.

Un jour, Joseph dit à Marie et à tous ses enfants du premier lit, à Emmanuel, devenu adolescent :

« Nous irons à Jérusalem le prochain samedi ».

Ils partent. Dans la foule, l'adolescent se dit qu'il lui faut s'éloigner de ses parents, qu'il lui faut naître, devenir un homme, se défaire de l'enfant. Il court vers le temple, là où il pense pouvoir rencontrer des personnes qui savent ce que le mot Dieu et le mot Père veulent dire. Il ne rencontre que de vieux singes savants.

Marie, toi tu crois qu'il te suit puisque tu suis ton mari. Tu le cherches

soudain. Ton cœur s'étouffe, tu tords tes mains

« Emmanuel, où es-tu, sale gamin ? »

C'est la première fois qu'il déserte. Tu le retrouves qui disserte avec des ganaches.

Ils parlent du ciel, de Dieu, du Père. Emmanuel te regarde et son père, le vieux Joseph, préfère regarder par terre.

« Emmanuel, que fais-tu mon enfant ? »

Emmanuel se lève très lentement :

« Je m'appelle Jésus à présent ».

Joseph ne dit rien, ni toi, Marie. Tu commences à comprendre. L'homme qui est venu, l'homme à la pomme, avait une voix semblable et de semblables yeux.

La vie du charpentier reprend. Marie, tu vois Jésus devenir grand. Tu crains chaque retard de ton enfant. Tu veux qu'il t'accompagne partout.

À Cana, vous allez féliciter des époux. Jésus est réservé, calme et doux. Les femmes, les hommes sont saouls, ils veulent boire encore et tous deux vous vous ennuyez, ce monde n'est pas pour vous.

Des énervés crient :

« Encore, encore du vin ».

Tu parles à ton fils. Marie, tu te tords les mains : tu sais que ce que tu vas dire ouvre le chemin à l'inconnu, que tu devines. Faire de ton fils un magicien,

c'est ouvrir la porte à l'évidence, mais aussi à l'irréversible. Au diable.

Tu tords tes mains, tu acceptes, soudain que se révèle ce qu'il tait au profond de lui-même, de toute éternité. Ce qu'il est, ce qu'il sera, ce qu'il était. Ce pouvoir d'être le fils étrange et, parce qu'étrange, étranger. Fils de l'Homme et de l'humanité. Plus seulement ton fils unique et entêté. Tu dis :

« Donne-leur à boire, quoi qu'il en coûte ».

Alors, il parle à voix basse :

« L'heure est venue ».

Un ange passe, Marie, ton cœur est dans la nasse. Désormais, tu lui as reconnu ce droit. Tu l'as fait naître une seconde fois. Tu l'as fait maître de sa foi. Il donne du vin. Il donne beaucoup plus que du vin.

Sur la campagne pèse le silence. Il est parti. Avec lui, ton innocence, Marie. Tu le suis de loin en loin, tu apprends ce qu'il devient. Tu entends dire que Lazare est mort. Est-ce toi qui supplie Jésus encore, ou bien est-ce la force de ta pensée qui envoie Jésus vers ce cousin ? Alors, Jésus se tourne vers le pays de la tombe de Lazare, et tu apprends ensuite que Lazare est vivant. Tu comprends à présent tout ce qui attend ton enfant. On te raconte :

« Ils avaient faim. Il a centuplé le poisson et le pain ».

Un jour, il revient dans le pays où tu habites, dans le pays où il a habité, autrefois, naguère. Tu sais qu'il est sur la place du village. Pourtant, il ne vient pas te voir. Tu vas vers lui, tu l'écoutes parler un instant, tu t'habitues à cette voix d'homme, cette voix qui ressemble à la voix de l'homme à la pomme, il y a si longtemps, pendant que tu faisais la cuisine. Tu t'approches de ton fils, du Fils de l'Homme, du Fils de l'humanité. Il ne daigne pas te voir. Pire. Il laisse tomber d'une voix lasse :

« Je n'ai pas de famille ».

Il te terrasse de sa voix douce.

« Nul n'est prophète en son pays et mon Père n'est pas d'ici ».

Certains lui jettent des pierres, comme s'il était une femme prostituée ou adultère. Emmanuel, Jésus, pour toi, ni l'un ni l'autre. Il ne reconnaît que ses apôtres, ses amis, ses amants médisent certains. Il t'a reniée. Tu restes seule, Marie, sans fils, sans joie, en Samarie.

Joseph meurt. Tu pétris le pain. Il faut vivre ce jour et aussi demain. Tu mènes les biques, tu récoltes l'orge, tu choisis un agneau et tu l'égorges. Tu fais des parts égales de l'agneau mort, pour lui et ses frères et ses sœurs nés du premier lit de Joseph et qui, eux, sont restés dans le village et qui critiquent ce fils ingrat, même s'ils ne t'aident pas, eux, particulièrement, s'ils ne t'aiment pas particulièrement, s'ils ne t'ont jamais réelle-

ment aimée, toi leur seconde mère, jeune, si jeune que tu aurais pu être leur sœur. Mais tu prépares l'agneau en mémoire de Joseph. C'est une fête, tu souris avec effort. Tu penses sans cesse à Lui, qui ne vient pas, qui ne viendra pas à cette fête mais c'est ton fils. Sa foi te veut comme premier sacrifice. Joseph t'a appris que Yahvé, depuis la nuit des temps, exige qu'on immole le premier enfant.

C'était donc cela, l'ordre de Yahvé : Que tu sacrifies ton enfant premier né ! Tu reconnais cet ordre des choses. Alors, tu gardes tes chèvres, tes lèvres closes. Ta douleur ne s'éteint pas. Tu le guettes, ton fils, jour et nuit, en silence.

Nul ne se doute de ta violence. Tu apprends, tu comprends, tu redoutes les pièges qui s'élèvent sur sa route. Tu refuses, tu rejettes ce Jésus Christ. Tu veux Emmanuel, ton tout petit. Chaque pas qu'il fait t'est une déchirure. Ce monde n'est qu'une imposture. Comment peut-il ainsi prêcher l'Amour et détruire sa mère, jour après jour ? On dit de lui qu'il fornique avec des enfants et qu'il se promène avec douze amants. On dit de lui qu'il crache sur la Thora et qu'il s'amuse pendant le Sabbat. On dit de lui qu'il va mourir, c'est ton fils ! Tu cours vers le lieu de son supplice. Tu arrives, tu le vois tirer une croix, tu restes sans voix. Il monte vers le Calvaire.



Tu es sa mère, une bile amère racle tes viscères. Tu es sa mère. Il regarde le mont maudit sans baisser le front.

Quelqu'un crie ton nom :

« Marie ! »

On t'atteint, on te retient, on te soutient. Tu tombes à genoux lorsqu'Il tombe à genoux. Un homme, un adolescent, presque un enfant, te prend par le bras, t'empêche de rouler bas. Cet enfant, cet adolescent, cet homme, c'est Jean. Tu le connais à peine mais il connaît ta peine. Jésus est loin déjà. Lorsque vous le rejoignez, les Romains lui clouent les poignets. Il saigne. Le sang de ton premier né !

Il te parle enfin :

« Femme. Voici ton fils ».

Femme ! Ton fils t'a appelée Femme ! Tu chancelles. Il ne te reconnaît pas comme mère. S'Il t'avait appelée Mère, tu renaissais d'entre les damnées.

« Voici ton fils » a-t-il dit pourtant. Il te fait un enfant, de sa voix de croqueur de pomme.

« Voici ton fils ».

Ce n'est pas de lui dont il parle. Cette parole qui a lui te rend orpheline à nouveau, et veuve et absente à jamais. Il t'a rejetée. Tout se dérègle, tout s'accomplit, Il n'est l'enfant d'aucun de tes lits. C'est le bout de sa route. Son sang goutte. Figée, meurtrie au pied du Golgotha, une mère pleure, ne comprend pas.

« Sept épées te transperceront l'âme »
avait prédit Syméon.

Femme. Tu n'es qu'une femme parmi
les femmes, promise aux flammes de
cette foi du sacrifice d'une mère par son
fils.

Jésus crie : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Mais c'est lui qui t'a abandonnée,
femme en flammes, mère reniée. Il ne
t'a pas reconnue en l'ultime moment,
Lui, le Fils chéri, le suprême enfant.
Tout est accompli, tu te tords les mains,
venue de si loin pour recueillir l'indiffé-
rence, la fin de toute innocence.

Jean te soutient, fier d'être élu Frère
Jean, dans sa joie naïve, il abolit la jeune
juive.

Tu vivras encore longtemps, Marie,
dans cette plaine de Samarie. Tu vivras
sans ton enfant, aimée de tous et pour-
tant...

Le Porteur d'eau

Je suis le porteur d'eau fraîche, j'ai le cœur doux et la voix rêche. Vous, votre cœur est vide.

Mon outre pleine n'a pas de ride. Mes gobelets en or, ma pauvreté, mon liquide transparent sont mes rares trésors. J'ai le cœur doux et la voix rêche.

J'ai connu Marie. Le chien remue la queue, il boit sur mes traces et lorsqu'il aboie, c'est après mon outre qu'il aboie. Mon outre pleine n'a pas une ride. Mais leur cœur, lui, est vide. Dieu a donné l'eau aux hommes mais pas à tous les hommes, je répare l'oubli de Dieu, je suis le porteur des cieux.

La prostituée de la Porte du Nord boit aussi de mon eau pure. Je lui tends mon gobelet d'or, je ne lui fais jamais injure. Arabes, Juifs, Chrétiens, vous avez le même gosier.

Je suis humble, effacé, j'ai le cœur doux et la voix rêche. Le chien accourt et il me lèche. Je donne l'eau, il lape, il ne paie pas, il jappe. Un enfant là-bas sur ses fesses, pleure. La femme, sa mère, attend, étranglée par ses chaînes, ne peut désaltérer l'enfant. Moi de l'eau, elle du lait, je suis comme une mère.

Elle offre sa sueur amère, moi je loue le gobelet. L'homme, un homme, qui a des armes et qui garde le marché, un homme brutal, a roté et il a ri. Cet homme est ivre. Sa tête tombe, l'œil est livide, il est absent au monde, ivre.

Mon outre n'a pas une ride.

Derrière le pilier, l'âme pillée, la prostituée est tombée sous l'homme ivre. L'homme ivre n'est pas drôle, il peut être violent, il lui faut un couteau souvent. Qui peut désarmer l'homme ivre ?

L'homme ivre m'a volé mon eau, il l'a avalée. J'ai rencontré la prostituée. En elle l'âme est tuée, son ventre, son cœur sont pillés, elle s'est appuyée sur mon bras. Je vais souvent à la Porte du Nord où Marie se marie tous les jours. Elle vend son corps nuit après jour.

Je lui tends mon gobelet d'or. À la Porte du Nord, Marie vend son corps. À l'ombre des sept piliers, on l'appelle aussi Magdeleine, je vois son âme plier. Elle relève son mantelet, me montre son sein de lait. Je lui tends mon gobelet. Elle, le lait, moi l'eau. Elle, la coupe de chair chaude ; moi, la coupe d'or. Elle rit, je me sens laid.

Mon épouse déteste vraiment que j'aille à la Porte du Nord. Elle craint *la chienne qui mord les bourses des passants*. Même dans sa colère, mon épouse joue sur les mots pour mieux mépri-

ser Marie-Magdeleine. Mon épouse est vraiment cruelle.

Aux piliers du Nord, Marie, qui vend son corps. Elle rit, elle crache dans le dos des hommes, triste cependant.

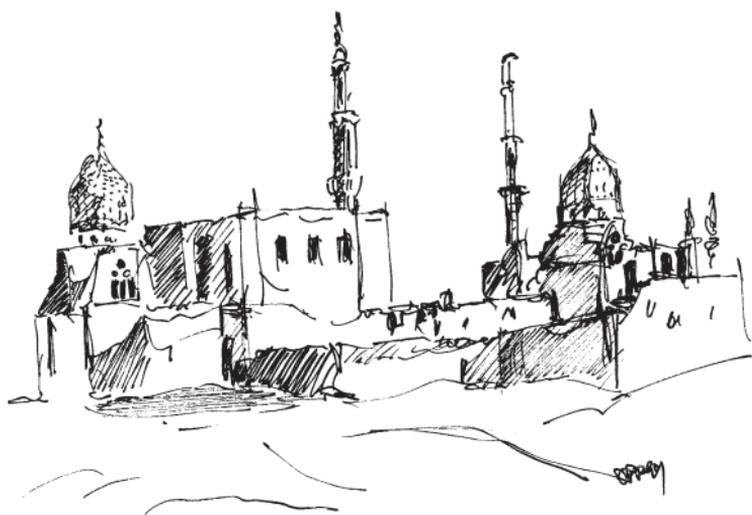
J'accours à la Porte du Nord où Marie vendait son corps, égorgée par un homme saoul. On m'a averti :

« On l'a tuée, Marie la prostituée, Magdeleine, de la Porte du Nord ».

Leur outre est sèche, leur eau putride. Mon cœur aussi se vide. Ma peau de bique est flasque dans ce désert, ce cloaque. Des hommes m'ont volé mon eau. J'ai beau tordre la peau de bique, bernique. J'ai soif, dans le désert. Je repense à Marie. Marie Magdeleine, bien sûr, mais aussi la petite Marie, que j'ai connue lorsque j'étais jeune, et beau et que j'avais une voix de pomme. Marie, qui s'est mariée avec le vieil homme respectable, le vieux charpentier, gentil et sage. Marie, que j'ai visitée un jour, une aube claire, comme l'eau que je portais dans mon outre. Une aube où j'ai dit à Marie qu'elle était belle, et souple et fidèle. Ce qui s'est passé alors, nul ne le saura jamais car nous avons été purs tous deux.

Elle, jeune, si jeune, qu'on l'aurait crue la sœur de ses enfants.

J'ai rencontré le prophète, celui qui



se dit tel, il saigne à la tête. Il m'interpelle :

« Tu es le porteur d'eau fraîche, mais ta voix est rêche ».

En effet, je parle comme je tousse. Lui, sa voix est douce, elle est comme du miel. Il parle du ciel.

« Toi, tu es le porteur d'eau fraîche pour la soif des estomacs. Tu n'as pas d'amis dans cet amas d'haleines sèches.

— Toi, je réponds, tu es le prophète, tu te dis tel, mais chacun réprouve ta quête. On te jette des cailloux et nul n'est ton frère. Tu as une voix si douce qu'on dit que tu couches avec les enfants, avec tes compagnons de voyage, les douze qui marchent et mendient avec toi... Mais où sont-ils ?

— Le Monde est vaste.

— Moi, je parle comme je tousse mais on attend mes gobelets d'or. Toi, on te traîne dehors, on t'a blessé aux poignets. On t'a percé le côté. Tu as l'air plus mort que vivant. Tu as l'air de revenir de l'enfer. Tu es transparent. Moi, j'ai la pesanteur des peaux de bique et mon outre n'a pas une ride.

— Je n'ai eu d'yeux que pour ce Mont. Je l'ai gravi.

— Quel âge as-tu ?

— J'ai mis du temps à naître. Je suis né tard et tard j'ai su qu'Il m'appelait Jésus, ce Père trop grand. Je suis le Créé.

— Tous les pères sont trop grands, mais ils meurent.

— Pas le mien... Tenir la main d'un vrai père... J'ai envie de pleurer. Des années entières à désirer pleurer et jamais la main d'un père dans ma main. La main de Joseph, infiniment triste dans la nuit des temps, n'était pas celle d'un père dans celle d'un enfant. J'ai tant de peine pour lui. Lorsque j'ai crié : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? », je n'étais plus qu'un âne ivre, nu et impuisant. C'est ce qu'ils ont dit, tous, de moi, que je n'étais qu'un âne lubrique, un bouc, une peau de bique, qui lèche les enfants et couche avec ses compagnons de voyage, qui n'aime pas les femmes et qui plaisante le jour du Sabbat. Toi, mon Père Orgueilleux, tu te tais, sans un regard. Regarde-moi, que je meure en paix.

— Les enfants veulent toujours que leur père les regarde. Mais les pères ont autre chose à faire, de l'argent à gagner, leur vie à faire, les femmes à aimer, les chèvres à conduire, les guerres à mener... Les pères...

— Ô Père, aie du cœur ! Faut-il que je t'aime pour t'aimer encore ! Fallait-il que je meure pour t'aimer encore ?

— Fallait-il douter pour L'aimer encore ?

— Oui, j'ai douté et pourtant Amen, Ainsi soit-il, il n'y a pas d'autre volonté que celle de mon père, je suis son créé en vérité. J'ai tant cru en mon Père, puis j'ai tant douté. Il ne fallait pas douter.

On ne peut douter d'un tel père. Il vous ramène à la Vérité, pour vous faire tel que vous n'auriez jamais dû cesser d'être. Il vous sépare de vos frères, il vous sépare de votre mère...

— Qui était ta mère ?

— Marie.

— Marie ? De la porte du Nord ? Marie-Magdeleine ? Non. Il y a tant de Marie... Moi aussi, plus jeune, j'ai connu une Marie. Elle était seule, jeune épousée. Si jeune qu'on l'aurait dit la sœur des enfants de son mari. Marie...

— Marie Ma Mère, au moment de mourir, ton fils écartelé ne peut pas même te tendre les mains. « Sept épées te transperceront l'âme ». Marie Ma Mère, dans quel mépris t'ai-je tenue ? Il y a la légende que j'ai crue d'une pomme, d'un germe né du sperme, d'un homme né d'un homme. Le goût de ton pain, Marie Ma Mère, revient au fond de ma gorge, voici la fin de la route. Je meurs en croix, j'ai mal, j'ai soif, la haine de Lui luit comme un fanal. C'en est fini de Nazareth, c'en est fini du charpentier, l'enfance s'arrête. Je n'aurais fait que marcher sans savoir m'arrêter, marcher, marcher, marcher. Retrouver la fraîcheur des roses, je suis las de lutter.

— Mais il est dit : « Nul n'est prophète s'il n'a péri ».

— Existe-t-il meurtri plus heureux que moi, sacrifié volontaire ? Tout por-

teur de paix est violent, tout porteur d'espoir dérange.

— Qu'importe ? Ce monde de porcs et de truies t'oubliera bien vite. On crucifie ceux qui ont soif.

— À présent, les temps sont accomplis. Marie Ma Mère, tu pleures au pied de la croix où je meurs. Mon père, c'est Joseph et lui seul. Je suis mort, c'est à lui que je dédie mon linceul. C'est à chaque père que je m'adresse : « Vos fils ont surtout besoin de tendresse ». Mes larmes sourdent de mes poignets. Je t'ai écartée, Marie Ma Mère, tes yeux me soutiennent pourtant, plus forts que les nuées amères. Je regarde les cieux nuageux. Soudain, ils sont vides à mes yeux, tes yeux seuls me rendent courageux. Voici ton fils, Marie Ma Mère, voici l'Homme pour lequel tes entrailles se vidèrent. Que n'ai-je préféré la terre et les femmes aux yeux noirs aux cieux de mon père ? Je n'ai eu d'yeux que de ce Mont. Et il n'y a rien derrière. Je n'ai rien sauvé, je suis nu. Je crie. La douleur me tord, pour quelle impudeur ? J'ai soif, j'ai peur, j'ai mal, je me vide sur la croix qui pue. Mes entrailles me lâchent. J'éclate en merde et en sanglots, la vie éternelle s'arrache.

— Si tu fermes l'œil, le monde disparaît.

— Je hurle : « Portez mon deuil ».

— Ne pleure pas, prophète, bois à mon gobelet. J'ai beau avoir l'air bête,

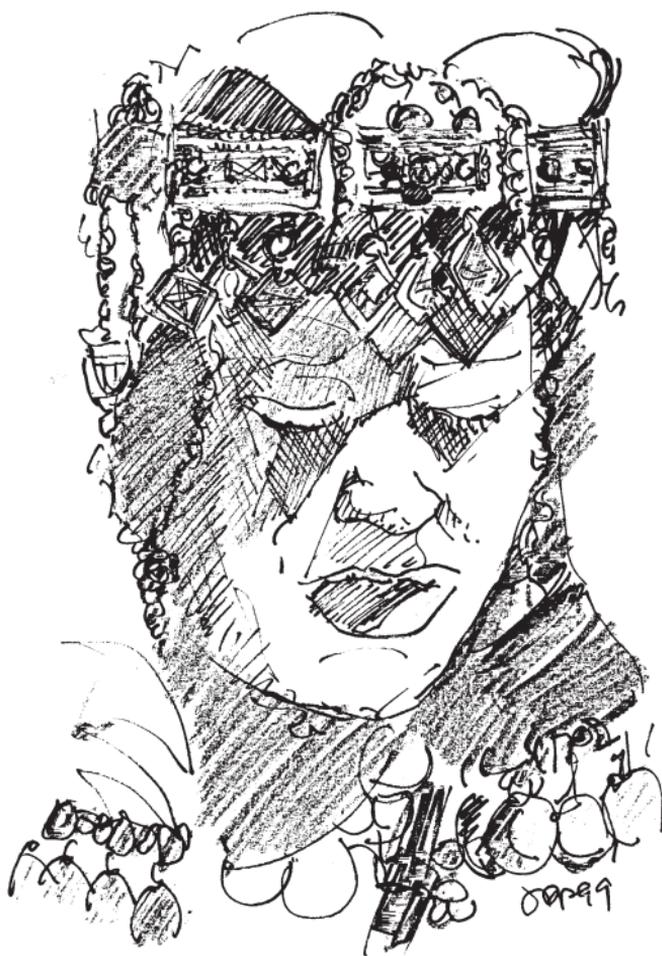
je n'ai pas le cœur laid. Tiens, bois, homme du ciel. Tu te trompes, la soif est d'ici.

— Non, il faut que je m'en aille. Marcher toujours, toujours marcher. Toi, tu as raison, retourne sur le marché, les hommes ont soif, qui sentent l'ail ».

Le prophète est parti et je l'ai regardé partir. Lorsque je suis rentré chez moi, ma femme m'a dit :

« Tu sais, ils ont fini par le tuer. Ils l'ont fait monter sur une croix et, malgré le ciel qui s'est déchiré, ils l'ont fait entrer dans le paradis de son Père. Les hommes arrivent toujours à casser leurs meilleurs jouets. Les hommes sont putrides et leur tête est vide. « Tu as changé l'eau en vin », a ri le Romain sous la croix, « Tu as multiplié les pains, et voilà qu'Il te pose un lapin! ». Ils insistent, enfoncent le clou, inventent des plaisanteries. Quand ils lui ont arraché le côté, ils n'ont pas vu la nuit. Ils avaient bu, ils ont roté. Ils l'ont vu nu, ont partagé sa tunique, l'ont couronné d'épines. Ton outre est sèche, va la remplir et vends leur ton eau, aux hommes. Cher, très cher, vends-leur ton eau, puisque leur bouche putride réclame ton humide pauvreté ».

L'homme est stupide, mon cœur aussi se vide, ma peau de bique est flasque, désert, désert et cloaque, mon âme se fait livide.



Le désert fait des plis. Je suis porteur de paradis. Je dois le faire, ce qu'il a dit. Je dois le faire, c'est mon tour : donner de l'eau avec amour.

« Ma femme, il faut que je me couse une peau de bique toute neuve. Tu seras comme une veuve ».

J'ai dit adieu à mon épouse. La prostituée de la Porte du Nord est nouvelle, elle me sourit. Je lui tends mon gobelet d'or gratuitement. Je lui murmure :

« Adieu Marie »

Le chien aboie après ma peau de bique. Je marche sur le chemin. Parfois, je tends la main, les hommes me jettent des pierres, les chiennes mordent mon manteau. Je donne avec amour mon eau, les hommes sont tous mes frères. Je quitte les trottoirs serviles, je vais dans le désert, solitaire.

Le désert fige ses rides. On ne mange rien ici. Le sable crisse, j'aspire au silence des chiens. Je ne regrette pas. Les dunes se succèdent. Plus de salive dans la bouche, mes pieds éclatent, j'ai perdu mes babouches. Il y a des riens en multitude, des milliers de solitudes. Les étoiles toujours en place, les soleils toujours en face, des milliers d'insectes mènent leur vie d'insecte.

Aux heures du matin, j'ai rouvert mes yeux pleins de poussière. Ma barbe a quarante jours. J'ai soif. Un scorpion court. On meurt tous inconnus. Il faut



que je raconte mon aventure, celle de Marie la pure, celle de Marie Magdeleine, celle de ce prophète à la voix de pomme. Je suis vieux, je n'ai que cette mémoire-là, celle des jours de lune et de miel, de l'aube qui aurait pu naître. Mais les douze ont fui, ils sont partis parler à travers le vaste monde. Ils ont laissé désert ce désert, ce petit village où j'ai aimé Marie, et Marie-Magdeleine, et ma femme et ma peau de bique avec laquelle je donnais mon eau. Les hommes ont tout tué, ils sont arides et putrides, et pourtant, ils font des enfants. Il faut que je leur dise, à ces enfants. Je suis le porteur d'eau et j'écris sur la peau de bique que j'ai éventrée. Le cuir n'a pas une ride.

Je n'écris que bribes éparses. Ma vie n'était qu'une farce. Les lignes s'alignent, parallèles. Je voudrais écrire encore mais quoi ?

Sous le burnous, la vermine m'emmerde moins que vos bonnes mines. Vous cherchez le plat, le calme, le doux vague à l'âme. Je vous oublie un par un, tous. Une voix, rude comme une pomme, en moi dit :

« Remplis ta mission comme un tonneau qui perd son vin. Nos larmes innombrables ont cet avenir. »

Tout porteur de paix est violent. Violent, tout porteur d'espoir. Tout

espoir de paix viole le nonchalant. Tout porteur d'espoir dérange.

Je me retrouve seul, chaloupe des sables, cassé, usé, nu, fuyard et misérable. Je marche, je marche, je marche. Je mâche des sauterelles, je mâche de la vermine. Je cherche mes mots, je n'ai plus de mots. Une dune encore.

Je reviens. En moi, la vie résiste. Je suis le fou sans qui rien ne pourrait exister. Voici le temps qui vient et c'est moi qui parle, moi qui écris de mon sang ma propre histoire. Il n'y a pas d'autre père que ma propre volonté. Je suis celui qui s'accomplit lui-même.

Là-bas, le peuple des humains, tout est à sa place, le chameau qui passe, l'âne qui lâche ses traces.

Un jour que je vaque sur la place du marché, un homme me claque la joue. Je souris et je dis :

« L'Enfer, le Paradis ».

Je parle comme je tousse. À la fontaine du village, j'emplis ma peau de bique, l'eau goutte dans mon sillage. Je bois moi-même quelques goulées. La route est longue, les merveilles du monde ouvert m'émerveillent. L'eau éclate en mon palais, l'eau fraîche. J'ai le cœur doux et la voix rêche. Des femmes écoutent ce que je dis. Je leur dis leur part de paradis. À nouveau, je suis le porteur d'eau fraîche.

Marie Magdeleine

Ils n'ont d'yeux que pour ce mont de Vénus, cette colline inspirée qu'elle leur vend. Derrière, pour eux, il n'y a rien. Elle s'appelle Marie Magdeleine, la prostituée de la Porte du Nord.

On l'appelle *la chienne qui mord les bourses*, on dit qu'elle est avide à vider les escarcelles des marchands de la Porte du Nord, là où il y a le marché, là où les caravanes passent et où les chiens aboient.

Elle remue les bras et le tintinablement des bracelets excite les marchands qui se cachent dans l'encoignure de la porte, ou dans l'ombre d'une charrette, pour se laisser secouer le cep de leur vigne pécheresse. Elle secoue l'arbre et, parfois, s'agenouille devant son seigneur et maître d'un moment, celui qui a payé et qui lui tient la tête pour qu'elle remue en cadence, Marie, qu'elle lèche comme une chienne et pêche car elle est la prostituée de la Porte du Nord.

« Mais, dis-moi, tu l'as bien connu, celui que l'on dit l'Âne Lubrique, le prophète à mœurs de bouc, celui qui se promène entouré d'éphèbes et qui ne craint pas de se faire oindre d'huile précieuse



par des femmes, dans notre pays de Babylone, on appelle ces pratiques de voile et de rames, si tu vois ce que je veux dire. »

Elle ne répond pas, Marie Magdeleine. Toujours, on veut lui faire dire ce qu'elle ne veut pas dire, maintenant, elle est sauvée, Marie Magdeleine, parce qu'elle l'a rencontré et qu'il lui a parlé.

Elle y pense souvent, Marie Magdeleine, et se répète :

« J'ai mis du temps à naître et tard j'ai su qui je pouvais bien être, malgré ce que l'on voulait que je sois. Pour une histoire de pommes, pauvre fille, j'avais volé des pommes sur le marché, ils m'ont mise à l'amende, ils m'ont mise à la rue. Mes parents n'étaient pas riches, mes parents étaient trop vieux, ils ne m'ont pas défendue, ils m'ont rejetée, fille maudite, voleuse. Ma Mère, Mon Père, dans quel mépris m'avez-vous tenue. N'étais-je à vos yeux alors — et même à moi-même — qu'une inconnue? C'est le corps de ma mère que j'ai vendu, ce sont les cuisses de ma mère que j'ai écartées, c'est en elles que j'ai reçu les nuées amères. Je regarde les cieux nuageux, par-dessus les épaules de celui qui me monte comme un paysan galope sur son ânesse. Ces hommes, ils sont vides à mes yeux, ils se vident de leur substance en moi. Voici ta fille,

Marie, Ma Mère. Voici la putain que tu as faite, voici la fille pour laquelle tes entrailles se vidèrent. Que n'ai-je préféré la terre où enfoncer ma honte? Mais il fallait vivre. Et les femmes aux yeux noirs sont pour les hommes qui paient. J'étais nue, j'ai chuté. Je suis allée à la Porte du Nord, il y faisait moins froid. On ne choisit pas ses parents ».

Elle pense, Marie Magdeleine :

« Ils ont fait de l'homme un esclave, de leurs enfants aussi, ils ont fait des esclaves. Et leurs femmes : des esclaves. Toi, tu es venu. Gigantesque en moi, l'ombre de ta croix m'a fécondée. Des femmes t'ont aimé, et tu les as repoussées, Toi qui m'as lavé les pieds ».

Puis elle murmure :

« Marie, de toi seule il a pris le sein. Qui donc autres que toi a posé sur sa pâle face ses lèvres brûlantes de vrais baisers? »

Elle s'y connaît, Marie Magdeleine, en vrais baisers. Elle a souvent goûté ceux de Judas, fiévreux, et de Pierre, peureux. Ces hommes, qui vivaient d'aumône, elle leur a apporté l'aumône de ses gestes et ses bras tintinabulaient aussi pour eux, dans l'ombre des jardins où ils passaient des nuits, après qu'ils eurent écouté leur Maître, ce sacré bavard, ce Jésus qu'elle a mis tant de tant à connaître, qu'elle a mis tant de

temps à ne pas mépriser. Qu'elle a mis tant de temps à aimer, mais d'un amour si autre, d'un amour qui n'est pas celui de la verge tendue, de la bourse vidée, de l'opprobre.

Et pourtant, si elle était née Égyptienne, ou Babylonienne, ne serait-elle pas devenue davantage qu'une putain de bazar ?

Elle aurait été la Soumise sacrée, la prostituée divine, chargée de l'entretien du foyer du Maître et, pourquoi pas, chargée du Maître lui-même. Elle l'aurait aimé, le Maître, elle aurait connu et aimé ses disciples, elle n'aurait pas eu à rougir de donner son corps contre des oboles ; au contraire, elle aurait été considérée comme la Fécondante, la Puissante, la Goulue, amoureuse de la flamme de son dieu. Au contraire, elle aurait fait la richesse de son temple, elle aurait contribué à la beauté des pierres, à la chaleur de l'accueil, à la renommée de son dieu.

Mais le dieu de son dieu avait dit :

« Tu ne désireras pas la femme d'un autre, tu n'adoreras pas des idoles ».

Elle n'était pas née Égyptienne, ni Babylonienne, elle marchait, marchait, le long de la Porte du Nord, dans l'ombre projetée des barreaux de la cellule où on l'avait enfermé pour le couvrir de honte, où on l'avait dévêtu, lui qui ne voulait pas qu'elle porte la main



sur lui, lui qui ne voulait pas que l'on pût penser qu'il l'avait préférée, lui qui, pourtant, laissait dire qu'il se faisait sucer par les petits enfants, qu'il se faisait posséder par ses amis, ses éphèbes, ses apôtres, qui l'accompagnaient partout depuis si longtemps.

À elle, il n'avait consenti qu'une caresse, sur ses cheveux, avec une huile qui sentait si fort.

« Si tu étais né d'un être de sperme et de sang ? On m'a dit que tu étais fils de Panthera, militaire Romain, qui aurait couché avec Marie Ta Mère. Peut-être l'a-t-elle aimé, peut-être l'a-t-il violée sans qu'elle ose révéler quoi que ce soit à Joseph, ton vieux père, si vieux, si vieux père que tes frères et sœurs paraissent les frères et sœurs de Marie Ta Mère. Alors, elle aurait eu des hommes, d'autres hommes. Et elle aurait laissé passer les hommes sur son corps, comme moi. Mais elle aurait eu le don de pureté, un de ces mystères de la nature, un de ces mystères que la nature offre aux humains pour les faire rêver. Elle aurait été, Marie Ta Mère, une magicienne, une vierge éternelle... C'est ce que dit l'historien, qui dit aussi que les Grecs aussi inventèrent une Vierge fécondante et visitée, Danaé la vierge que Zeus arrosera de son ondée brûlante, son sperme divin. C'est ce que dit l'historien mais, à la fin des temps,

celui-là aussi se taira ».

Elle n'aura fait que marcher sans savoir s'arrêter, marcher, marcher, marcher et lui, compatissant, l'a faite asseoir, un soir, lui a fait lever la jambe, lever le pied.

« Il s'est mis à genoux devant moi, j'ai cru qu'il voulait m'honorer, comme ces hommes qui aiment lécher le coquillage si doux, si poisseux, qui émerge de la nuit des temps, qui mouille, odorant, parfois, parce que, malgré tout, nos nerfs sont au bout et que l'homme sait parfois éveiller le péché en nous qui sommes de désirs et de faims. J'ai cru qu'il voulait me boire, comme il disait qu'il fallait boire à la source de la vie, dans la coupe de vie, j'ai cru à cela, à ce geste, à cette soif, à cette faim. Mais, s'il a vu, effectivement ce Mont boisé et odorant qui fait tant rêver les hommes, cette source, cette fourche ombreuse, ce Nil offert, il n'a rien vu derrière, il n'a pas voulu grimper ce Mont ».

Il avait levé son pied, l'avait posé sur ses genoux, avait commencé à le masser.

« Masser mon pied, ô Jésus. Tu as nettoyé mon pied de la poussière du chemin, en vain, puisque j'ai repris le chemin poussiéreux de la Porte du Nord et que j'ai marché, marché, encore marché

comme une juive errante que je suis, pas comme une Égyptienne, pas comme une Babylonienne, pas comme une princesse, non, comme une prostituée juive ».

Mais Marie Magdeleine est une femme exaltée, elle aime les hommes, elle aime les caresses. Elle sent des vagues lorsque l'homme ou la femme caresse son corps, ses seins, sa fourche, ses bras, ses pieds.

Elle n'aime pas servir seulement d'éponge aux besoins de l'homme mais, si l'homme l'aime, la respecte, ne la tient pas en mépris, alors, elle se donne, elle donne sa vie, sa pensée, la houle de ses hanches.

Elle a senti, dans les mains de Jésus, comme de l'amour, comme du plaisir. Elle sait comme cet homme est courageux, généreux, fort. Elle revoit cet homme se mettre devant les hommes qui lui jetaient des pierres, qui voulait la lapider, lorsqu'elle paraissait adultère :

« Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ».

Alors, elle avait été sauvée, Marie Magdeleine, elle avait été sauvée pour toute l'éternité, elle avait remercié l'homme en lui essuyant le visage — et son visage avait marqué le linge — elle avait remercié l'homme en lui caressant la tête fatiguée, les cheveux emmêlés, en lui oignant le crâne de son huile qui sentait si fort et c'est alors qu'il lui avait dit :



« Assieds-toi, Marie Magdeleine, je veux t'honorer ».

Et c'est alors qu'elle avait cru qu'il allait lui lécher le mont, le coquillage, qu'il allait multiplier les vagues de son corps, qu'il allait huiler les lèvres de son ventre, ourler les houles de son cœur.

C'est alors qu'il lui malaxait le pied qu'elle a senti cette houle d'amour au fond d'elle, à la surface de sa peau. C'est alors qu'elle a parlé.

Elle avait déliré à voix haute et les disciples s'étaient effrayé, comme si elle prophétisait, et les disciples avaient critiqué sa parole, elle avait parlé comme un rêve, comme une sorcière, comme une vestale :

« Il y aura un fils, une mère, puis dix fils qui se lèveront et qui ne mourront plus, qui seront la terre d'où s'élève l'édifice. Il y aura une pomme, un germe. Il y aura une mère qui s'élèvera, née d'un homme né du sperme. Il y aura de l'ombre et du soleil. Il y aura de la pluie. Il y aura des fils aînés, des fils aimés. Il y aura des filles, des femmes mères, des mères qui resteront des femmes.

Nous, les femmes lianes, les femmes lionnes, serons des houris aux yeux noirs, des anges charnus dans le paradis, des belles aux yeux noirs, des anges diaphanes à la taille de cyprès et nous les

enserrerons de si près, les hommes, qu'ils vivront heureux, voudront nous rejoindre au-delà des paradis ».

Elle parlait, comme en colère. Mais elle n'était pas en colère, elle était exaltée. Elle vivait le lendemain. Elle vivait ce qui allait se passer demain, comme si le Seigneur qui était à ses pieds lui donnait l'éternité, celle de la vue, celle de la pensée.

« Il y aura un homme, brun, petit, un autre prophète, qui voudra que les femmes soient belles et voilées, pour davantage de mystère mais pour quelle impudeur ? »

Alors, Jésus pressa le pied de la femme qui partit d'un long cri, long et doux, comme un voile qui se déchire. Elle sentit son sang, comme une houle, remonter l'estuaire de son ventre, elle sentit qu'il marchait sur ses eaux intimes, qu'il multipliait la vue, qu'il faisait d'elle la femme idéale, la personne la plus aimée au monde, là en cet instant.

Elle créa l'image, très nette, de celui qui allait venir et qui dira être le dernier à venir, ce prophète, le frère puîné de Jésus, qui promettra aux croyants des vierges aux yeux noirs et à la taille de cyprès. Celui-ci aura, pour les femmes, désir et plaisir.

Il sembla deviner ses pensées :

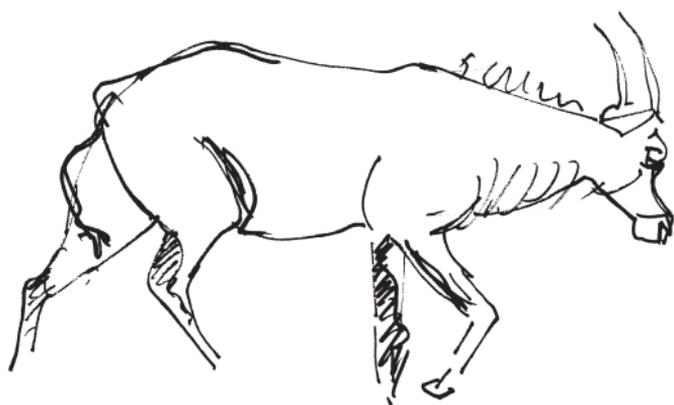
« Fallait-il aussi voiler les femmes ?

— Toi, tout ce que tu fais miroiter, ce sont des anges éthérés, roses et blancs. Si j'étais Babylonienne, je ne serais pas celle qui n'aura fait que marcher sans savoir s'arrêter. Si je suis Égyptienne, je ne marche plus, à court d'haleine, je me suis arrêtée et j'ai mon Seigneur et Maître à mes pieds.

— Tu es donc Égyptienne, puisque me voici à tes pieds.

— Ils te le reprocheront, ceux-là même qui te haïssent et même ceux qui t'aiment. Ils ne te comprendront pas, ils ne me comprendront pas. Ils ne comprendront pas ma présence. L'homme ne se comprend pas lui-même, alors, il viole, il vide l'autre de sa dignité, sa tête malodore comme les pets. Quand ils m'ont arraché ma tunique, dans la nuit, ils avaient bu, ils ont roté. Ils m'ont mise nue, m'ont partagée, comme le pain et le vin. Ils ont pris mon corps et ils ont bu mon sang, comme des gorets. À présent, les temps sont accomplis. Voici l'Homme, qui me lave le pied. Il me voit, mon Seigneur, du haut de la Croix noircie. À présent, les temps sont accomplis, l'Amant a récolté la haine, nul n'est prophète s'il n'a péri. Les sages provoquent sa mort, disent ensuite qu'ils l'ont chéri. »

Il eut cet air compatissant qu'il avait souvent lorsqu'il parlait aux enfants et



aux malades.

« Ils t'ont meurtrie. Il faut leur pardonner, parce que le pardon est plus fort que la mort.

— Mais tu ne veux donc rien voir? Ils violeront en ton nom, ils jetteront les hommes, les femmes et même les enfants, dans des prisons, dans des charniers, en ton nom, Seigneur, en ton nom, pauvre Homme. Ils mettront les hommes dans des monastères et des femmes au couvent. Ils couperont les têtes, les mains, ils brûleront et mangeront les enfants sur une terre qu'ils diront sainte, en ton nom... Ne vois-tu rien, toi qui vois pour les siècles des siècles?

— Il faut t'aveugler, si tu veux bien voir. Qui abandonne a quelque chose à gagner. Peut-être simplement retrouver la fraîcheur des roses.

— Existe-t-il meurtri plus heureux que toi? Tout porteur de paix est violent. Tout porteur d'espoir viole. Tout porteur d'espoir dérange. À quel moment t'es-tu trompé, toi, Dieu qui ne te trompes jamais. Vois, ce monde de mort continue à vivre et tu es passé, tu es parti, et tu n'as rien fait.

— Je n'ai pas voulu d'église, je n'ai pas voulu de prêtres ni de pape qu'on élise. La race des prêtres crée forcément celle des reîtres. Nous avons voulu dévoiler la Lumière. Ils ont menti sur moi. Ils ont dit que j'étais un homme à

hommes, que je laissais venir les petits enfants à moi pour mieux les pervertir, ils ont dit que Véronique a gardé mon empreinte, que ma sueur amère a marqué son vagin aux roses plis... Mais je dis : Qu'importe ce monde de porcs et de truies ? Tu l'oublieras bien vite, lorsque ton temps sera venu et que tu rejoindras mon royaume. Les gens heureux ne font pas d'histoire. »

Il était parti et elle s'était considérée comme sauvée, Marie Magdeleine, sauvée, malgré les hommes suants qui continuent à lui payer les allers-retours de son bras aux bracelets tintinabulants, aux paumes chaudes et huilées pour mieux glisser sur le sceptre de ces pauvres rois nus, aux ongles griffus qui pénètrent leur peau grasse, leur peau sale de marchands et de voyageurs.

Et puis, un homme est venu, qui portait de l'eau, dont c'était le métier et qui lui donne à boire, sans rien lui demander en échange, qu'il lui donne à boire de l'eau fraîche. Elle pense qu'il est revenu mais non, ce n'est pas lui, si semblable, si différent, plus vieux, si vieux qu'il pourrait être amer mais il sourit, il donne de l'eau, c'est son métier et c'est sa joie.

Il ne parle pas, il montre ce qu'il a écrit, il est content, d'une joie intérieure, il montre ce qu'il a écrit, surtout, il

montre qu'il a écrit : il semble que ce qui est important, ce n'est pas ce qu'il a écrit, c'est d'avoir écrit.

Il montre le sable là-bas, au loin, il montre les dunes, il montre les saute-relles dont il a garni une bourse et qu'il croque l'une après l'autre comme on se ronge les ongles. Il montre son eau claire, elle boit, elle a soif, si soif après avoir bu tant du sperme des marchands et des passants, ceux qui payent le mouvement de ses lèvres et de ses bras tintinabulants.

Il sourit et il n'a plus de dents, il a une peau ridée, on dirait une peau de bique, la même peau de bique qui est gonflée de l'eau fraîche qu'il lui a tendue dans son gobelet d'or.

Il sort par la Porte du Nord, Il reviendra.

Et puis voici un homme riche, il est ivre de vin. Un enfant l'accompagne qui pleure parce qu'il a soif et qu'il a faim. Elle pense que, si le vendeur d'eau était là, il donnerait de l'eau à l'enfant et sans doute à l'homme ivre, parce qu'il sait que les hommes ivres ont soif d'eau fraîche, même si eux ne le savent pas, parce qu'ils sont pleins de vin.

Les hommes pleins de vin sont pleins de vices, ils pleurent leur vie ratée et emplie d'illusion, ils savent qu'ils ne sont pas des hommes, ils savent qu'ils ne sont rien, ils savent qu'il n'y a rien derrière les nuages creux des cieux



vides, mais ils ne veulent pas se l'avouer, ils préfèrent aller à la Porte du Nord, exiger l'amour qu'on ne leur donne plus, qu'on ne leur a sans doute jamais donné, toujours échangé, toujours vendu. Exiger l'amour qu'ils n'ont jamais su donner, toujours acheter, toujours louer.

Les hommes ivres sont dangereux, ils ont des couteaux dont ils battent l'air, l'outre vide de leur existence. Mais leur geste est inconsidéré. Ils arrachent en passant les fleurs qui poussent, innocentes, à côté d'eux.

Celui-ci a un couteau, il est ivre et il lui ordonne de le bercer. Un enfant l'accompagne, qui pleure parce qu'il a soif et qu'il a faim.

Alors, comme elle refuse de lui tendre la main, comme elle refuse d'ouvrir la bouche, comme elle ne dit rien, que sa langue reste inactive, qu'elle ne lève pas la jambe, l'homme ivre la frappe, elle tombe, là, dans l'ombre de la Porte du Nord, là où sa mère, son indifférence, l'a jetée jadis. Elle tombe et elle voudrait être sauvée mais elle ne peut plus rien.

« Le vendeur d'eau ».

Elle dit qu'on appelle le vendeur d'eau mais elle n'est pas sauvée.

Et pourtant...

Table

Marie	9
Le porteur d'eau	21
Marie Magdeleine	35

